

## Le *sacrum* au service du *sanitas* ?

Même si pour certains un tel énoncé pourrait frôler un blasphème, il n'en n'est strictement rien. Car quel ombrage pourrait prendre le divin en se mettant au service de l'humain dans la mouvance de l'amour inconditionnel ? Combien de fois le Fils de l'Homme lui-même se penchait sur les misères et les infirmités des hommes en les guérissant pour une vie meilleure ? Ne s'est-il pas même mis à genoux pour leur laver les pieds ?

Alors que le *sacrum* désigne globalement l'univers liturgique qui sert à établir et maintenir le contact entre Dieu et les hommes en vue du *salus* (le salut), le *sanitas* définit la santé sous la forme physique et psychique de ces derniers. Logiquement les adjectifs français dérivant de ces deux mots latins comme "sacré", et "sanitaire" comprennent l'ensemble des dispositifs et des éléments nécessaires au bon et efficace fonctionnement de ces deux domaines de la vie humaine : le salut et la santé. Alors que par le passé le salut, (*salus*) étant le bien suprême de l'homme l'emportait indiscutablement sur les préoccupations du bien-être et des soins procurés au corps dans les sociétés majoritairement croyantes de jadis, autant dans les temps modernes et surtout en Occident, l'intérêt qu'on porte à la santé et à la forme psychophysique semble l'emporter décidément sur les objectifs spirituels et surnaturels. Les temps ont bien changé et avec eux les points de vue de l'homme.

Le *sacrum* serait-il donc devenu opposé au *sanitas* ? Ou le *sanitas* devrait-il se sentir menacé par les revendications de la supériorité de la part du *sacrum* ? Et si pour une fois les deux étaient profondément liés l'un à l'autre et cela depuis toujours ? Et si toutes leurs mises en concurrence n'étaient en fait que le fruit de nos spéculations désordonnées, d'une mauvaise volonté idéologique hostile au religieux ou d'une approche anthropologique et spirituelle de la personne humaine mal coordonnée ? Et si les deux se conditionnaient mutuellement tout en restant ensemble à la fois au service de la gloire de Dieu et du bonheur de l'homme ? La célèbre phrase qui exprime le mieux cette symbiose est bien sûr celle de saint Irénée de Lyon qui dit que "La gloire de Dieu vivant c'est l'homme debout..." Et qui est cet homme debout sinon celui qui se sent bien établi dans son esprit, dans son corps, dans sa dignité. Quel homme peut librement louer Dieu en toute indépendance de gains de cause et de ses réclamations sinon celui qui se sent heureux et bien portant dans sa peau ?

Un tel bien-être résidant dans l'harmonie entre ce qui relève de l'intérêt spirituel et ce qui se réfère aux exigences d'ordre corporel dans l'être humain se soigne et se préserve par toutes sortes de protocoles prophylactiques garantissant la sécurité de l'intégralité de la personne tant sur le plan communautaire qu'individuel. C'est d'autant plus valable et obligeant pour les assemblées cultuelles

de croyants, quelle que soit la religion, surtout dans les périodes de crises sanitaires comme la pandémie virale que nous vivons actuellement. Rassurons-nous ! Ce n'est ni la première ni la dernière fois que les croyants et les pratiquants se verraient confrontés à une telle épreuve et par conséquent au défi d'un ensemble de contraintes et de consignes imposées par la loi pour y remédier.

L'histoire des religions démontre clairement la pratique de la sacralisation de certaines exigences sanitaires pour leur donner encore plus de poids et de vigueur dans la discipline de leur pratique quotidienne. Il en était ainsi avec le rite de la circoncision et de toutes sortes d'ablutions rituelles multipliées à l'infini visant autant la pureté rituelle que sanitaire. Et puisque nous sommes en pleine effervescence de gestes dits "barrière" dans le vécu des situations de confinement - déconfinement, il est bon de rappeler ici que la Bible en regorge. Saviez-vous que certaines situations relatives aux grands desseins du Salut ont été vécues dans la Bible comme de parfaites préfigurations de confinements factuels, imposées à la société des croyants de jadis par leurs législateurs religieux pour le bien commun plus grand encore que l'intérêt passager de l'individu ? Le confinement des fils d'Israël pendant toute une nuit tragique en Égypte, qui préservait leurs nouveau-nés contre les sévisses mortuaires de l'Ange de la Mort en est un triste exemple. Un autre, positif et à l'opposé du dernier, s'ouvrant cette fois-ci sur la vie comme l'issue heureuse d'une longue attente de 50 jours, n'est-il pas celui du confinement des apôtres "dans la chambre haute" en attente de la Force d'en Haut qui ferait exploser bientôt tous les verrous de leur peur ? Entre ces deux figures de confinement à connotation spirituelle et religieuse, d'autres, purement sanitaires ont toujours eu lieu au cours de toutes les époques bibliques selon la fameuse recommandation du prophète Isaïe que voici : « *Va, mon peuple, retire-toi dans tes demeures, et ferme les portes derrière toi ; cache-toi un court instant, jusqu'à ce que la bourrasque soit passée* » (Isaïe 26, 20). S'ajoute à cela la très écologique pratique des années sabbatiques et des années jubilaires où la terre même vivait son régénérateur confinement, vouée au repos et à la respiration profonde de la nature.

Ainsi l'ensemble de ces pratiques, considérées grâce au regard religieux que les croyants y portaient plus comme des défis d'amour et de fidélité à l'Alliance que des contraintes, était parfaitement stimulé par l'observance régulière d'une forme particulière du confinement religieux et social, à savoir le sabbat. La première lecture de ce dimanche nous en donne un rappel significatif : "La distance de marche ne dépasse pas ce qui est permis le jour du sabbat..."(Actes 1, 12). Cela ne nous rappelle pas quelque chose de familier, à nous les confinés d'hier ?

Plus, le souci d'application stricte des gestes et des comportements relevant de l'hygiène individuelle au profit de la communauté, était placé dans le registre des fautes et des péchés graves commis contre le Créateur en cas de négligence, de non respect et de transgression des normes codifiées. Aucun certificat de dérogation,

quel qu'il soit, n'était toléré. La tentative de la mise à l'épreuve de Dieu par le relâchement des efforts humains sous prétexte de l'attente d'un miracle était particulièrement proscrite. Celui-ci ne pouvait s'accomplir que dans les situations de détresse extrême où tous les moyens humainement possibles pris dans la lutte contre un fléau ne suffisaient plus pour faire face. Et pourtant les prières de guérison accompagnaient sans faille les temps d'épreuve sans pour autant dispenser le peuple de l'endurance dans ses efforts disciplinaires. La responsabilité individuelle et collective, dans la prise de conscience aigüe des mesures bien fondées dans la lutte contre un ennemi invisible, se manifestait parfois par des restrictions relationnelles peu humanistes. Le sort des lépreux dans l'antiquité et même au Moyen âge, faute de médicalisation les isolant efficacement, était particulièrement dur dans le cadre de la protection de la part de la société restant saine. Ne devaient-ils pas se tenir loin, visage voilé et sonnait des claquettes de bois pour avertir les passants en criant : « impur ! Impur ! » ? Il en a été ainsi avec toutes les autres épidémies de tout temps et de toutes les époques.

C'est dans cet esprit de collaboration entre le *sacrum* et le *sanitas* que toutes nos églises entreront avec cette dernière semaine d'avant la Pentecôte dans la phase décisive de la mise en application du protocole sanitaire nécessaire pour célébrer le Sacré en pleine sécurité pour la santé des pratiquants. Cependant, que ce soit clair et sans ambiguïté pour tout le monde : l'Eucharistie et les saints mystères célébrés dans nos églises ne contaminent pas, mais les gens y participant - oui, eux - peuvent le faire sans le savoir ni le vouloir ! Voilà pourquoi un respect solidaire et confiant des règles de base nous aidera à franchir ce pas supplémentaire vers une charité chrétienne authentique qui commence toujours par la prise de conscience de ses propres vulnérabilités et par la défense des plus faibles de nos frères. L'église est pour cela un espace-temps par excellence. Alors si en y pénétrant vous voyez à l'entrée les beaux bénitiers coiffés désormais par des bouteilles élancées de gel bactéricide, n'en soyez pas scandalisés. Au contraire, admirez plutôt l'esthétisme et l'ingéniosité de votre curé qui sait marier le beau avec l'utile et le sacré avec ce qui relève de la sécurité sanitaire. Servez vous de ce liquide remplaçant momentanément l'eau bénite. Il en est autant ! En revanche la formule grecque sous la forme d'un palindrome qui l'accompagne gravée dans la pierre au-dessus de nos bénitiers ne change pas. Elle est toujours d'actualité quels que soient les temps. Permettez-moi de vous la traduire : « Lave plutôt tes fautes que ton visage ».

Quant à nos masques, ce nouveau bien précieux de l'humanité, outre leur fonction sanitaire, aussi paradoxal que cela puisse être, ils contribuent en même temps à l'égalité des chances, si politiquement correcte. Alors que l'expressivité de nos bouches peut toujours prêter à confusion, le regard en revanche ne trompe jamais. Profitons donc de nos masques voilant une partie de notre visage pour

redonner à nos personnes un nimbe de mystère et un soupçon de saveur si nécessaires pour nous rendre intéressants et attrayants. Sachons mettre à notre profit la profondeur de notre regard sincère et pur que nous adresserons à notre prochain en signe de la paix du Christ. Nos yeux ne nous feront jamais défaut alors que notre sourire fût-il le plus beau n'est pas toujours notre meilleur atout. Ajoutons un voile de mystère à nos personnalités et à nos célébrations. Que la distanciation physique entre les fidèles pendant nos messes réserve ainsi d'avantage de place pour Dieu. Et que notre pas rythmé en procession de communion par le marquage au sol nous donne le temps nécessaire pour préparer notre cœur à recevoir dignement le Seigneur et nous aide à réfléchir sur le sens de notre vie qui file. C'est ainsi que nous pourrions nous sentir concernés en toute modestie par l'encouragement lancé dans la deuxième lecture par saint Pierre : « Bien-aimés, dans la mesure où vous communiez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin d'être dans la joie et l'allégresse quand sa gloire se révélera. » (1 P4, 13).

Confiante et fructueuse reprise du culte bientôt !

Père Robert Lorenc, curé